

2618 p. 1
THIVEL, A.
1965

THIVEL A., *La doctrine des περισσώματα et ses parallèles hippocratiques* : RPh XXXIX 1965 266-282. | Dans la confusion des doctrines physiologiques exposées ou supposées par les traités hippocratiques, un peu de clarté peut être apportée par la comparaison avec une théorie étiologique contenue dans les plus anciens papyrus médicaux égyptiens. On peut classer les doctrines médicales grecques en deux catégories : celles qui reposent sur la théorie des fluxions et celles qui admettent la théorie de l'équilibre des humeurs. Dans le 3^e tiers du V^e siècle av. J.-C., la médecine grecque est passée d'une conception où les humeurs n'étaient que des résidus pathogènes à une théorie physiologique générale qui en falsait les éléments constitutifs du corps humain. On peut considérer l'influence d'Empédocle comme la date-charnière.

Dans l'histoire des recherches hippocratiques, il est peu de découvertes qui aient provoqué à la fois autant d'espoirs et autant de déceptions que celle du Papyrus anonyme de Londres. Littre savait par Galien (Commentaire sur le traité de la Nature de l'Homme, XV 25 K.) qu'il avait existé dans l'antiquité une « Collection médicale » attribuée à Aristote, mais en fait rédigée par son disciple Ménon, qui avait résumé les doctrines de tous les médecins dont il avait pu se procurer les livres. Et Littre imaginait le merveilleux instrument de travail que nous aurions si nous possédions cet ouvrage : « Ce serait un trésor d'éclaircissements concernant les livres qui portent le nom d'Hippocrate », disait-il (I, 166 L.). Le papyrus découvert par Fr. Kenyon en 1892 et publié par H. Diels¹ n'est sans doute pas l'ouvrage même de Ménon. C'est une copie faite au II^e siècle après J.-C. et très imparfaite, sans parler des mutilations, mais elle retient certainement, au moins dans sa deuxième partie (IV, 26 - XXI, 9 : Étiologie des maladies d'après les différentes autorités), quelque chose de l'enseignement du disciple d'Aristote. L'opinion des médecins sur l'origine des maladies est exposée en une liste apparemment chronologique qui va d'Euryphon à Philistion, c'est-à-dire qu'elle recouvre la période que, selon Galien, Ménon avait étudiée, et il est aisé de vérifier que, comme Galien l'avait indiqué, aucun des médecins cités ne fait de la bile jaune, de la bile noire ou du phlegme l'élément unique du corps humain. C'est pourquoi les tentatives pour utiliser ces données en vue de l'interprétation des textes hippocratiques se sont multipliées dès la fin du XIX^e siècle. Mais aucune des hypothèses proposées ne s'est montrée vraiment satisfaisante et de nos jours le discrédit semble avoir été jeté sur ce document. C'est pourtant la seule source que nous puissions utiliser pour essayer de reconstituer les doctrines des médecins dont les écrits ont été conservés dans la Collection hippocratique. Le témoignage de Platon, si discuté (*Phèdre*, 269, ef), ne pourrait être utilisé que si nous connaissions mieux, précisément, la doctrine d'Hippocrate lui-même, et Galien se faisait du maître de Cos une idée trop particulière — malgré tous les textes dont il disposait et qui sont perdus pour nous — pour que nous puissions le suivre de confiance lorsqu'il attribue à Hippocrate telle opinion ou tel traité. Certes, Littre n'avait pas tort lorsqu'il proposait aux chercheurs qui viendraient après lui de faire avant tout des

groupements de traités pour jeter quelque lumière sur cet ensemble si disparate. Lui-même venait d'en donner un exemple éclatant en distinguant de manière irréfutable dans la Collection plusieurs traités d'origine cnidienne. Et comment y était-il parvenu, si ce n'est par des rapprochements qui lui avaient permis de définir les premiers linéaments d'une doctrine cnidienne? À côté de la critique historique et des études stylistiques, l'interprétation doctrinale doit donc tenir une place de tout premier rang dans les recherches concernant les médecins grecs des V^e et IV^e siècles.

L'obstacle principal sur lequel a buté la critique quand elle a voulu utiliser le Papyrus anonyme de Londres a été la détermination de la doctrine d'Hippocrate. Tout d'abord, il paraissait impossible de faire concorder les deux exposés donnés par le doxographe : d'après Aristote, dit-il (An. Lond. V, 35), Hippocrate croyait que les maladies viennent des « vents » (φῦσαι); si les aliments absorbés sont trop abondants (la chaleur interne est alors étouffée par l'excès de nourriture), ou de natures opposées (ce qui les amène à se quereller, στασιάζει), ou trop durs, il se forme des résidus (περισσώματα), d'où s'élèvent les φῦσαι qui produisent les maladies. Dans la seconde partie (VI, 43 - VII 40), il est fait une distinction entre maladies internes et externes, ces dernières étant dues à un excès de chaud ou de froid, les premières à une rupture d'équilibre des éléments de l'organisme ([παρὰ τὰς διαφορὰς τῶν ἐν τῇ συστάσει φύσεων ἀνθρώπου...], notamment de la bile et du phlegme. H. Diels avait rapproché de la première explication le traité des Vents tout entier¹ et de la seconde le traité de la Nature de l'Homme (c. 9). C. Fredrich² put ajouter une précision (p. 54) en faisant remarquer que les extraits de l'Anonyme de Londres étaient plus proches du premier livre des *Maladies* que du *Περὶ φύσεως ἀνθρώπου*. Le doxographe lui paraissait même avoir compilé, dans l'exposé de la doctrine d'Hippocrate par lui-même, les paragraphes 2, 11, 23, 24 de *Maladies*, I. Quoi qu'il en soit, restait à expliquer comment deux théories aussi opposées avaient pu être attribuées au même médecin. L'Anonyme classe bien les étiologies en deux catégories : celles qui reposent sur les résidus de nourriture mal digérée (depuis Euryphon jusqu'à Aigimios), et celles qui supposent un déséquilibre des humeurs (de Platon à Philistion), mais Hippocrate n'est pas placé entre les deux, il vient en troisième position dans la première classe de médecins. La conclusion de Diels était nette : Ménon tenait le traité des Vents pour une œuvre d'Hippocrate, ce qui implique qu'Aristote l'avait considéré comme tel; Aristote s'était donc lourdement trompé. Quant à la deuxième doctrine donnée par l'Anonyme, elle renvoyait à un traité qu'Aristote attribue implicitement à Polybe, gendre d'Hippocrate (*Hist. anim.* III 3, 512 b 12-513 a 7), mais il fallait encore démontrer que le Premier livre des *Maladies* avait une origine identique ou voisine. Au vu de ces difficultés, on comprend que de nombreux critiques aient renoncé, au début de ce siècle, à tirer parti de l'Anonyme de Londres, et que cer-

1. *Anonymi Londinensis ex Aristotelis iatricis Menonii et alius medicis eclogae*. H. Diels, *Suppl. Aristotel.*, III, 1. Berlin, 1893.

1. *Über die Excerpte von Menons Iatrica in dem Londoner Papyrus*, *Hermès* XXVIII, 1893.

2. *Hippokratische Untersuchungen*, *Philolog. Unters.*, XV, Berlin, 1899.

LA DOCTRINE DES ΠΕΡΙΣΣΩΜΑΤΑ ET SES PARALLÈLES HIPPOCRATIQUES

Dans l'histoire des recherches hippocratiques, il est peu de découvertes qui aient provoqué à la fois autant d'espoirs et autant de déceptions que celle du Papyrus anonyme de Londres. Littré savait par Galien (Commentaire sur le traité *de la Nature de l'Homme*, XV 25 K.) qu'il avait existé dans l'antiquité une « Collection médicale » attribuée à Aristote, mais en fait rédigée par son disciple Ménon, qui avait résumé les doctrines de tous les médecins dont il avait pu se procurer les livres. Et Littré imaginait le merveilleux instrument de travail que nous aurions si nous possédions cet ouvrage : « Ce serait un trésor d'éclaircissements concernant les livres qui portent le nom d'Hippocrate », disait-il (I, 166 L.). Le papyrus découvert par Fr. Kenyon en 1892 et publié par H. Diels¹ n'est sans doute pas l'ouvrage même de Ménon. C'est une copie faite au II^e siècle après J.-C., et très imparfaite, sans parler des mutilations, mais elle retient certainement, au moins dans sa deuxième partie (IV, 26 - XXI, 9 : Étiologie des maladies d'après les différentes autorités), quelque chose de l'enseignement du disciple d'Aristote. L'opinion des médecins sur l'origine des maladies est exposée en une liste apparemment chronologique qui va d'Euryphon à Philistion, c'est-à-dire qu'elle recouvre la période que, selon Galien, Ménon avait étudiée, et il est aisé de vérifier que, comme Galien l'avait indiqué, aucun des médecins cités ne fait de la bile jaune, de la bile noire ou du phlegme l'élément unique du corps humain. C'est pourquoi les tentatives pour utiliser ces données en vue de l'interprétation des textes hippocratiques se sont multipliées dès la fin du XIX^e siècle. Mais aucune des hypothèses proposées ne s'est montrée vraiment satisfaisante et de nos jours le discrédit semble avoir été jeté sur ce document. C'est pourtant la seule source que nous puissions utiliser pour essayer de reconstituer les doctrines des médecins dont les écrits ont été conservés dans la Collection hippocratique. Le témoignage de Platon, si discuté (*Phèdre*, 269, ef), ne pourrait être utilisé que si nous connaissions mieux, précisément, la doctrine d'Hippocrate lui-même, et Galien se faisait du maître de Cos une idée trop particulière — malgré tous les textes dont il disposait et qui sont perdus pour nous — pour que nous puissions le suivre de confiance lorsqu'il attribue à Hippocrate telle opinion ou tel traité. Certes, Littré n'avait pas tort lorsqu'il proposait aux chercheurs qui viendraient après lui de faire avant tout des

1. *Anonymi Londinensis ex Aristotelis iatricis Menoniis et aliis medicis eclogae*. H. Diels, *Supplem. Aristotel.*, III, 1. Berlin, 1893.

groupements de traités pour jeter quelque lumière sur cet ensemble si disparate. Lui-même venait d'en donner un exemple éclatant en distinguant de manière irréfutable dans la Collection plusieurs traités d'origine cnidienne. Et comment y était-il parvenu, si ce n'est par des rapprochements qui lui avaient permis de définir les premiers linéaments d'une doctrine cnidienne? A côté de la critique historique et des études stylistiques, l'interprétation doctrinale doit donc tenir une place de tout premier rang dans les recherches concernant les médecins grecs des v^e et iv^e siècles.

L'obstacle principal sur lequel a buté la critique quand elle a voulu utiliser le Papyrus anonyme de Londres a été la détermination de la doctrine d'Hippocrate. Tout d'abord, il paraissait impossible de faire concorder les deux exposés donnés par le doxographe : d'après Aristote, dit-il (An. Lond. V, 35), Hippocrate croyait que les maladies viennent des « vents » (φῦσαι) ; si les aliments absorbés sont trop abondants (la chaleur interne est alors étouffée par l'excès de nourriture), ou de natures opposées (ce qui les amène à se quereller, *στασιάζει*), ou trop durs, il se forme des résidus (*περισσώματα*), d'où s'élèvent les φῦσαι qui produisent les maladies. Dans la seconde partie (VI, 43 - VII 40), il est fait une distinction entre maladies internes et externes, ces dernières étant dues à un excès de chaud ou de froid, les premières à une rupture d'équilibre des éléments de l'organisme ([*παρὰ τὰς διαφορὰς τῶν ἐν τῇ συστάσει φύσεων ἀνθρώπου...*]), notamment de la bile et du phlegme. H. Diels avait rapproché de la première explication le traité *des Vents* tout entier¹ et de la seconde le traité *de la Nature de l'Homme* (c. 9). C. Fredrich² put ajouter une précision (p. 54) en faisant remarquer que les extraits de l'Anonyme de Londres étaient plus proches du premier livre des *Maladies* que du *Περὶ φύσιος ἀνθρώπου*. Le doxographe lui paraissait même avoir compilé, dans l'exposé de la doctrine d'Hippocrate par lui-même, les paragraphes 2, 11, 23, 24 de *Maladies*, I. Quoi qu'il en soit, restait à expliquer comment deux théories aussi opposées avaient pu être attribuées au même médecin. L'Anonyme classe bien les étiologies en deux catégories : celles qui reposent sur les résidus de nourriture mal digérée (depuis Euryphon jusqu'à Aigimios), et celles qui supposent un déséquilibre des humeurs (de Platon à Philistion), mais Hippocrate n'est pas placé entre les deux, il vient en troisième position dans la première classe de médecins. La conclusion de Diels était nette : Ménon tenait le traité *des Vents* pour une œuvre d'Hippocrate, ce qui implique qu'Aristote l'avait considéré comme tel ; Aristote s'était donc lourdement trompé. Quant à la deuxième doctrine donnée par l'Anonyme, elle renvoyait à un traité qu'Aristote attribue implicitement à Polybe, gendre d'Hippocrate (*Hist. anim.* III 3, 512 b 12-513 a 7), mais il fallait encore démontrer que le Premier livre des *Maladies* avait une origine identique ou voisine. Au vu de ces difficultés, on comprend que de nombreux critiques aient renoncé, au début de ce siècle, à tirer parti de l'Anonyme de Londres, et que cer-

1. *Über die Excerpte von Menons Iatrica in dem Londoner Papyrus*, Hermès XXVIII, 1893.

2. *Hippokratische Untersuchungen*, Philolog. Unters., XV, Berlin, 1899.

tains aient déclaré qu'il était vain de chercher dans la Collection hippocratique un reflet de celui qui lui donne son nom.

Du côté cnidien, les tentatives furent plus heureuses, mais n'aboutirent pas non plus à une clarté parfaite. Dans son étude sur l'école de Cnide¹, J. Ilberg cherche à authentifier comme cnidien le Quatrième livre des *Maladies* en y retrouvant les *περίσσωματα* de l'Anonyme. En effet, dans ce traité, la nourriture et les boissons alimentent les quatre sources d'humeurs : la tête (phlegme), le foie (bile), le cœur (sang) et la rate (eau). Le foie ne pouvant recevoir que de la bile et le cœur étant préservé de toute maladie par sa nature compacte (c. 40), la tête et la rate sont les plus souvent atteintes par les germes pathogènes, qui ne sont autres que des afflux d'humeurs, dus à des écarts de régime. Ou bien les aliments demeurent dans l'intestin au delà du cycle de trois jours nécessaire à l'assimilation (c. 44), ou bien, par suite d'un excès de travail ou d'exercices, d'alimentation insuffisante ou d'évacuations trop abondantes, la vacuité survient (c. 45). Dans les deux cas, le résultat est le même : le corps s'échauffe, les chairs se fondent (τήκεται), la maladie survient. Ilberg (*op. cit.*, p. 16) propose de voir dans l'excès d'humeurs de *Maladies*, IV, les résidus digestifs (*περισσώματα*) que l'Anonyme attribue à Euryphon et à Hérodicos de Cnide. Mais, dans notre traité, les humeurs (*ιχμάδες*) sont les éléments constitutifs du corps, *στοιχεῖα*, comme Ilberg le souligne lui-même, ce qui évoque davantage les « quatre racines » d'Empédocle, et de plus la surabondance d'humeurs (τὸ πλεῖον) n'intervient que dans les cas de pléthore, inversement la vacuité a une importance égale. Il faudrait ajouter qu'Euryphon et Hérodicos ne sont pas les seuls médecins cités par l'Anonyme à poser les *περισσώματα* comme origine des maladies ; ils ne sont que les deux premiers d'une liste de quinze auteurs qui comprend également Hippocrate, Hérodicos de Sélymbrie, Hippon et Dexippe de Cos. Le fait qu'ils sont nommés en premier lieu n'autorise nullement à voir en eux les initiateurs de cette théorie, nulle part l'Anonyme ne suggère une telle interprétation et, comme il est impossible de rattacher à Cnide les quinze médecins tenants des *περισσώματα*, force est bien de reconnaître que ce critère est insuffisant pour identifier un Cnidien, ou du moins de reprendre cette étude sur des bases nouvelles.

Le terme *περίσσωμα* est absent de la Collection, il est d'origine aristotélicienne. C'est pourquoi, lorsqu'on lui cherche des correspondants exacts dans les traités hippocratiques, on est amené à relever les emplois de mots voisins : *πληθος*, *πληθώρα*, *πλησμονή*, *πλεῖον*, qui abondent en effet dans les textes, mais perdent par le fait même toute valeur probante. L'idée que les maladies seraient dues à une mauvaise digestion est abondamment représentée dans toutes les parties du Corpus, et elle est si naturelle (les causes des blessures sont bien visibles ; si le corps se consume sans raison apparente, cela doit lui provenir d'un apport extérieur, donc de la nour-

1. *Die Ärzteschule von Knidos, Verhandlungen der sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig, Philol.-hist. Klasse, LXXVI, 1924.*

riture ; certains ajouteront : de l'air) qu'il est exclu d'en faire la découverte d'une seule école. Au reste, on prouverait facilement que cette idée ne régnait pas seulement en Grèce, et c'est de l'égyptologie que nous vient depuis quelque temps une contribution importante à l'histoire de l'école de Cnide : R. O. Steuer a montré dans un premier travail¹ que le terme *whḏw*, que l'on traduisait auparavant par des noms de maladies comme la lèpre, l'hématurie, la petite vérole ou la syphilis, ou simplement par « douleur », « inflammation », désignait en réalité un principe étiologique général consistant en une putréfaction qui se forme dans le bas-ventre, et se répand, par les vaisseaux sanguins, dans tout le corps. Cette conception vient de la pratique de l'embaumement : on sait que la décomposition du cadavre commence par l'abdomen ; les Égyptiens ont donc été amenés, par une induction hardie, à donner aux maladies suppuratives la même cause que la putréfaction, et à supposer que dans un grand nombre d'affections des collections purulentes se formaient à l'intérieur du corps. On comprend, dès lors, le rôle des évacuants, et principalement des purgations, qui ont pour but, au commencement de tout traitement, d'éliminer le *whḏw* avec les excréments avant qu'il ait eu le temps de répandre son action nocive. Le point sur lequel la parenté des conceptions égyptienne et grecque est la plus évidente, c'est l'élévation des résidus dans les différentes parties du corps à partir du gros intestin. Le Papyrus de Berlin (XV, 1) et le Papyrus Ebers (CIII, 1) parlent d'un traité sur le *whḏw* qui fut trouvé sous les pieds d'Anubis à Létopolis. Le système conducteur de l'homme y est exposé² : les vingt-deux « directions » apportent l'air au cœur et le distribuent dans le corps. Le fait que le cœur est au centre se reconnaît aux pulsations du poulx, qui correspondent à ses battements (*ibid.*, Einleitung, p. 14). On peut conclure (Steuer, *op. cit.*, p. 12) de deux cas gynécologiques de troubles menstruels, exposés par le Papyrus Smith (XX, 13-16) et par le Papyrus Ebers (19, 1 sqq.), que le mouvement du *whḏw* vers le haut et vers le bas correspond à celui du sang.

On trouve des rapprochements saisissants à faire avec les textes hippocratiques, notamment l'odeur de viande rôtie qui caractérise la présence de l'agent pathogène, et qui sert de moyen diagnostique à Cnide comme en Égypte³. De nombreuses recettes de potions ou d'inhalations sont également très voisines (les fumigations semblent bien avoir été empruntées par les Grecs aux Égyptiens). Mais il faut surtout comparer les doctrines, et celle qui est la plus proche des recherches sur le *whḏw* est celle d'Euryphon. Le Papyrus anonyme de Londres (IV, 33 sqq.) nous apprend que pour lui « lorsque le ventre ne rejette pas la nourriture ingérée, il se forme des résidus, lesquels, s'étant élevés vers les régions de la tête, causent les

1. R. O. Steuer, *whḏw, aetiological principle of pyaemia in Ancient Egyptian Medicine*. Supplements to the *Bulletin of the History of Medicine*, n° 10, Baltimore 1948.

2. *Der grosse medizinische Papyrus des Berliner Museums* (n° 3038), hggb. v. W. Wreszinski, Leipzig 1909.

3. Cf. *Maladies* II, 48 : « Si l'expectoration, projetée sur des charbons, exhale une odeur de viande brûlée (xvltσn) ... »

maladies ; mais lorsque le ventre se trouve net et propre, la digestion se fait comme il faut ; autrement, ce que j'ai déjà dit se produit. » On voit les différences : les Égyptiens ne parlent pas de la tête, Euryphon ne précise pas si les résidus sont transportés par le sang ou par l'air. Sur ce dernier point, il est facile de supposer qu'Euryphon appartient à la première génération de médecins hippocratiques qui plaçaient l'origine des vaisseaux dans la tête. Dans les livres cniidiens, les battements des « veines » (en particulier aux tempes) ne sont pas reliés à ceux du cœur et sont en général considérés comme un signe pathologique, un désordre qu'il faut faire cesser. La totalité de la théorie égyptienne n'est donc pas passée directement à Cnide et il faut dès maintenant envisager plutôt une communauté d'origine, une parenté de civilisations plutôt qu'une transmission. Les anciens ne pouvaient pas faire notre distinction moderne entre les veines et les artères, et qu'ils fassent partir les vaisseaux de la tête, ou du cœur (Empédocle, Aristote), ou même qu'ils imaginent deux grands troncs passant par le foie et la rate (grandes veines Hépatitis et Splénitis), ils croient toujours que les vaisseaux transportent les sucs nourriciers, l'air et les humeurs, aussi bien que le sang. En ce qui concerne le rôle privilégié de la tête, Fredrich a formulé l'hypothèse (*op. cit.*, p. 34) qu'Euryphon l'aurait emprunté à Alcméon, ce qui l'amenait à supposer une influence de la médecine occidentale sur Cnide. Les analogies sont séduisantes, mais il y a des différences fondamentales : grâce à la pratique de la dissection, Alcméon avait reconnu que tout dérangement dans le cerveau altère la sensibilité. Des conduits appelés *πόροι* transmettent à l'encéphale les modifications qui se produisent dans les organes sensoriels (Théophraste, *De Sens.* 25-26 ; *Vors.* I, 211, 34). Ces canaux ne se confondent pas avec les veines, il faut se les représenter comme vides, mais nos fragments ne nous permettent pas d'établir sous quelle forme les impressions lumineuses, sonores, olfactives étaient transmises au cerveau. D'autre part, il est certain qu'Alcméon connaissait l'irrigation de l'encéphale par le sang, et devait voir là le point de départ du système sanguin, cela ressort de sa théorie du sommeil (Aëtius, V, 24, 1 ; *Vors.* I, 214, 18) : le cerveau se vide de son sang, qui reflue dans les *φλέβες αἰμόρροοι* ; au réveil le sang remonte, et le cerveau s'irrigue de nouveau. Il y a ici une conjonction entre la circulation du sang et la conscience, qui fait déjà penser aux idées qui seront celles d'Empédocle, quoique avec une disposition des vaisseaux différente. Mais le sommeil n'est pas une maladie, elles ne sont pas produites par l'obscurcissement de l'intelligence. Enfin, pour que l'hypothèse de Fredrich soit recevable, il faudrait faire abstraction du très important fragment 4 (Aëtius, V, 30, 1 ; *Vors.* I, 215, 11), où la santé est définie comme l'isonomie des qualités, et la maladie comme la monarchie de l'une d'entre elles. Sans doute, le terme de *δύναμις* ne doit pas appartenir au vocabulaire d'Alcméon, mais cette idée d'un équilibre des contraires est toute pythagoricienne, et doit être retenue, s'agissant du médecin de Crotone qui dédia son livre à Brotinos, Léon et Bathyllos (fr. 1). Le seul point commun entre Euryphon et lui, quant à la doctrine, est qu'ils sont tous deux adeptes du système qui fait de la tête l'origine des vaisseaux, mais il s'agit d'une opinion commune

à cette époque, et rien n'oblige à supposer une influence. Les liens entre le port commerçant de Cnide et l'Égypte expliquent suffisamment que des idées analogues sur l'origine des maladies aient pu régner ici et là, les Cnidiens les interprétant à l'aide des conceptions grecques sur l'origine des vaisseaux. Tout au plus peut-on considérer les médecins de Cnide comme les propagateurs de la théorie des résidus dans le monde hellénique, car elle tient une grande place dans les traités qui se rattachent à cette école. L'explication de la santé et de la maladie chez Alcméon ressortit à une pensée toute nouvelle, d'une origine différente, et qui n'a rien de cnidien : c'est une idée pythagoricienne.

La fonction de l'encéphale comme répartiteur des germes de maladies dans l'organisme s'éclaire si l'on reconstitue l'idée centrale des anciens physiologues sur la nutrition, en rapport avec les théories égyptiennes. Le second livre de R. O. Steuer a apporté sur ce point des précisions capitales¹. Ce problème a surtout occupé Anaxagore, et c'est même de là qu'il faut partir pour comprendre sa théorie de la matière. Empédocle le remplacera par des considérations génétiques. Le sang étant le véhicule des maladies, chez tous les auteurs la pathologie est liée au mécanisme de l'absorption. Nous savons par Galien (*De def. med.* 99 ; XIX, 372, K.) qu'Empédocle appelait σῆψις ce qu'Hippocrate nommait πέψις, et même que le nom de σῆψις pour la digestion devait être le plus ancien (*in Hipp. Aph. VI, I ; XVII A 8, K.*) : παλαιὰ τις ἦν συνήθεια τοῦτοις τοῖς ἀνδράσιν, ἄσηπτα καλεῖν ἅπερ ἡμεῖς ἀπεπτα λέγομεν. Aristote (*Météor.* 383 b, 12-13) unit les deux idées en plaçant la πέψις dans le ventre d'en haut, et la σῆψις dans le ventre d'en bas. Chez lui, le περίττωμα est le point d'aboutissement de la corruption, mais il n'est pas, comme il le deviendra dans l'Anonyme de Londres, un principe de maladie (cf. *Gen. Anim.* 762 a). Nous avons perdu l'ouvrage où Aristote développait ses idées sur la pathologie. Le terme de περίσσωμα a donc dû être employé, faute d'une meilleure expression, par ses disciples pour désigner la notion des résidus chez les médecins, très différente de ce qu'elle était chez les péripatéticiens. Aristote se fait ici l'écho de très anciennes préoccupations, car les Égyptiens avaient déjà noté le caractère ambivalent de la digestion, qui tantôt nourrit le corps, tantôt le corrompt. De même que le médecin pouvait par une thérapeutique appropriée, contrecarrer l'influence du *wḥdṯw* pendant la vie, de même l'embaumeur empêchait le déclin matériel du corps après la mort (Steuer, *Anc. Eg. Cn. Med.* p. 4). En Égypte comme en Grèce, ces conceptions sont liées à la croyance à la génération spontanée. Un texte très curieux d'Aristote, cité par Steuer (*ibid.*, p. 73, n. 10), dit que « les marais des environs de Cnide tarissaient au moment de la canicule, et tout le limon devenait absolument sec. L'eau commençait à y revenir avec les premières pluies, et à peine y était-elle, qu'il s'y formait de petits poissons. » Aristote signale à plusieurs reprises (*Hist. Anim.* 569 a 26-29 ; *Gen. Anim.* II, 11, 763 a 28)

1. R. O. Steuer and J. B. de C. M. Saunders, *Ancient Egyptian and Cnidian Medicine, the relationship of their aetiological concepts of disease*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1959.

la formation de larves dans les eaux bourbeuses, mais ici (*Hist. An.* 569 a 15) il est tout à fait caractéristique de constater qu'il se réfère à Cnide comme à un endroit où de telles observations avaient pu être faites, évidemment en rapport avec les idées médicales. Pour l'Égypte, Steuer avait déjà relevé (*Aetiol. princ.* p. 28) que le lac sacré d'Hérakléopolis passait pour provenir d'une effusion de sang et de pus de la tête d'Osiris. La vie et la mort ont donc la même source : les fermentations. Dans les spéculations macro-microcosmiques orientales reprises par les Pythagoriciens, les veines sont toujours assimilées aux rivières et le ventre à la mer. Le Grand Bundahishn (c. 28)¹ et le traité des Semaines (c. 6) le montrent bien. De même que le soleil sort tous les matins de la mer et s'en nourrit, prenant pour lui la substance la plus légère et laissant à la mer le lourd et le salé (Héraclite, cf. *An. Lond.* XXX, 19), de même l'intestin prend dans les aliments tout ce qui est assimilable et rejette les autres après les avoir transformés en excréments. Chez les médecins cnidiens, ces analogies ont donné naissance à des études positives. L'absorption se faisait donc par les veines et les artères et, pour les physiologues qui faisaient dériver les vaisseaux de la tête, les sucs nourriciers (χυμοί) devaient passer par elle ; c'était elle qui, à cause de sa position dominante, les répartissait dans tout le corps, et si d'aventure quelque germe pathogène se mêlait au produit de la digestion, la tête était responsable de l'invasion du corps par la maladie. A vrai dire, on pourrait aussi bien expliquer la théorie du primat de la tête par le besoin de justifier les conceptions médicales, car l'idée d'une telle disposition des vaisseaux n'a pu être fournie par aucune observation anatomique, et on peut supposer que ce sont justement les dissections qui ont dû amener les physiologues à détrôner la tête en faveur du cœur, découverte que les Égyptiens avaient déjà faite, mais grâce à l'étude du poulx. On admet généralement que l'observation du poulx n'a été faite par les Grecs qu'à partir de Praxagore (Littré, Introduction, t. I, p. 225-230), en tout cas elle était connue d'Aristote (*De respiratione*, c. 20). En fait, ces deux pensées : la tête comme point de départ des vaisseaux, les résidus intestinaux comme causes des maladies, n'en font qu'une. Il est impossible de les dissocier pour chercher laquelle des deux a dû donner naissance à l'autre. On peut penser aussi, que, par un empirisme fréquent, et, au reste, inévitable dans la médecine ancienne, les théories physiologiques ont été inventées pour rendre raison de méthodes thérapeutiques dont l'efficacité n'avait été acquise que par l'expérience aveugle. Mais à côté de très nombreuses interventions dont la hardiesse et la sûreté nous étonnent (en particulier les incisions à la poitrine, que décrivent les livres des *Maladies*, pour évacuer le pus des poches pleurétiques — les médecins d'aujourd'hui ne font pas autrement), quelle influence pouvaient avoir, par exemple, sur une maladie des yeux une trépanation (traité de la *Vision*, c. 8 ; IX, 158, L.) ou une cautérisation des artères des tempes (traité des *Lieux dans l'Homme*, c. 13 ; VI, 302, L.) ? Ici, visiblement, le médecin obéit à une

1. Cité par Götze, *Persische Weisheit in griechischem Gewand, ein Beitrag zur Geschichte der Mikrokosmosidee*, *Zeitschrift für Indologie und Iranistik*, t. II, 1923, p. 60-73.

théorie préétablie, et il n'entend pas les cris du malade. La thérapeutique, avec ses évacuations, ses incisions, ses cautérisations, ses ventouses et ses cataplasmes, est le reflet fidèle de la théorie, car tous ces procédés ont pour but d'empêcher les mauvaises humeurs de se former, de les arrêter dans leur trajet, soit à la montée soit à la descente, ou de les détourner. Il est probable qu'en Grèce, comme dans d'autres parties du monde ancien, l'expérience et la théorie se sont prêté mutuellement la main, chacune cherchant à justifier l'autre et à la corriger. Si l'on veut assigner une origine à l'idée du primat de la tête, on est encore reporté vers les conceptions sur le macrocosme et le microcosme : le Grand Bundahišn (*loc. cit.*) établit un parallélisme entre le trajet du sang et celui de l'eau de la mer ; de même que celle-ci remonte à la région Hara bərəzaitī, où elle est purifiée, et redescend vers son lieu d'origine, de même le sang va chaque matin de sa demeure (le foie) au cerveau pour y être purifié, et de là s'écoule dans le corps et lui donne sa force. La nourriture pure va au cerveau, et la nourriture impure dans les intestins, où elle est rejetée. A un niveau supérieur, les bons vont au paradis, et les méchants en enfer. Ainsi les Cnidiens paraissent avoir uni des recherches positives de la médecine égyptienne et des théories physiologiques qui provenaient de spéculations lointaines, par l'intermédiaire des Pythagoriciens, mais en les dépouillant de tout caractère mythique. Ce souci rationnel et expérimental des Cnidiens s'accorde bien avec leur préoccupation, d'aspect très moderne, de dresser des listes de maladies d'après leurs causes. Il concorde également avec l'esprit qui anime les parties les plus substantielles de la Collection hippocratique. Il faut remarquer aussi que la doctrine du *whdw* conduisait naturellement à prévenir la formation des résidus dans l'intestin en réglant l'alimentation d'après des principes diététiques, mais cela, les Égyptiens ne paraissent pas l'avoir particulièrement développé. Ce sera l'apanage des Grecs.

Aucun traité hippocratique ne reproduit exactement l'hypothèse étiologique commune aux Égyptiens et à Euryphon. Au lieu de résidus, ce sont les humeurs qui se répandent dans le corps sous forme de flux ou entrent en concurrence, se mêlent, se fixent sur certains points et se putréfient. Néanmoins, les analogies avec la médecine égyptienne sont si frappantes, qu'on est conduit à chercher des correspondances. Il faut se rappeler que l'Anonyme de Londres ne donne qu'un compte rendu très déformé des anciennes doctrines, et que d'autre part nous n'avons, dans le Corpus hippocratique, qu'une partie très réduite de la littérature médicale du temps. Nos traités sont toujours spécialisés : ce sont des exposés de pathologie, qui ne sont pas forcés de revenir, pour chaque cas, à la théorie générale, et lorsqu'une explication des maladies est esquissée dans son ensemble, c'est souvent dans des écrits de style sophistique, de doctrine aberrante ou éclectique, qui ne reflètent sans doute pas la pensée des maîtres. On peut donc supposer — à condition d'en trouver des preuves dans la symptomatologie ou dans la thérapeutique — que l'auteur d'un traité qui n'évoque pas les résidus, les admettait tout de même. La théorie faisait suivre aux germes morbides un double mouvement : vers le haut et

vers le bas ; quoi d'étonnant à ce que le second soit plus souvent décrit que le premier ? On ne doit donc pas se laisser dérouter par les termes βεῦμα, χυμός, ὑγρόν, toutes ces humeurs transportaient les περισσώματα, ou du moins ce qui en tenait lieu chez les médecins du ve siècle, et dont le nom s'est perdu. Il n'en reste pas moins que les hippocratiques ont imposé à la théorie de profondes modifications, et qu'ils ont tendu à la remplacer par une autre.

Il faut prendre pour point de départ la doctrine d'Euryphon, comme étant la plus simple, et diviser le processus de production des maladies en quatre moments : 1) Les aliments non rejetés se corrompent dans l'intestin et donnent des résidus ; 2) ils montent vers la tête ; 3) leur séjour dans cette dernière ; 4) leur descente, sous forme de flux, vers les organes. Pour le premier moment, H. Diels avait déjà fait le rapprochement qui s'impose : *Lieux dans l'Homme*, c. 1 (VI, 276, L.) : Ἡ γὰρ κοιλίη, ὁκόταν ὑπεκχώρησιν μὴ ποιέη τὴν μετρίην, καὶ ἐσίη ἐς αὐτήν, ἄρδει τῇ ὑγρότητι τὸ σῶμα τῇ ἀπὸ τῶν σιτίων τῶν προσφερομένων. La seule cause invoquée est le manque d'évacuations, et les aliments se corrompent bien dans l'intestin. L'auteur revient sur ce sujet dans le paragraphe 43 : dans la digestion normale, les aliments sont surmontés par le corps, mais si l'ingestion est excessive ou insuffisante, ou après tout autre changement, le corps est surmonté, la victoire reste à la maladie, et des fluxions se produisent. Dans l'Anonyme de Londres, il était dit que, pour bien digérer, le ventre doit être « net » et « propre » (λεπτὴ καὶ καθάρη), mais on n'expliquait pas pourquoi l'intestin est tantôt net, tantôt apte aux fermentations. Cela aurait pu provenir d'une disposition des organes eux-mêmes, mais on peut ajouter maintenant, s'il est admis que l'auteur des *Lieux dans l'Homme* a retenu quelque chose de la pensée d'Euryphon, que la quantité des aliments était déterminante. Cela nous renvoie aux nombreux traités qui parlent de pléthore, mais ici les conceptions sont diverses, et le lien avec la première théorie cnidienne, plus lâche. Nous retrouvons le quatrième livre des *Maladies*, et sa double explication : quand les humeurs fétides restent dans l'intestin au delà du cycle de trois jours (c. 44), et quand une des humeurs prévaut quantitativement sur les autres (c. 45), il y a πληθώρα, et le symptôme est la fièvre. R. O. Steuer (*Anc. Eg. Cn. Med.*, p. 18) a raison d'indiquer que la pléthore cause la putréfaction, donc la chaleur, et qu'ainsi l'excès d'humeur rejoint le dépassement du cycle de trois jours. Mais ici les humeurs n'agissent plus sous forme de flux : la corruption aboutit à un phénomène nouveau, la prédominance d'une des humeurs sur les autres. Cette pensée s'apparente à celle d'Alcméon, et aux doctrines que l'on a longtemps tenues, à la suite de Galien, pour celle d'Hippocrate lui-même. Littré y voyait une raison d'attribuer au maître de Cos le traité de l'*Ancienne médecine*, car le paragraphe 14 décrit les qualités (δυνάμεις) en équilibre dans le corps, l'excès de l'une ou de l'autre entraînant la maladie. Cette idée est beaucoup plus élaborée que la théorie d'origine égyptienne : les aliments n'agissent plus seulement par putréfaction, on commence à entrevoir une chimie, ou du moins une physique qualitative. L'auteur de l'*Ancienne médecine* se

sépare des autres traités parce qu'il refuse l'action du chaud, du froid, du sec et de l'humide. Le traité des *Airs, des eaux et des lieux* admet au contraire implicitement cette tétrade par la façon dont il classe les climats, les vents, et leurs effets sur l'organisme. Au paragraphe 12, la douceur du climat de l'Asie et la prospérité de ses productions, tant en plantes qu'en animaux et en hommes, est expliquée par le fait que ni le chaud, ni le froid, ni le sec, ni l'humide, n'y sont jamais en excès. Le quatrième livre des *Maladies* doit donc être rapproché, au moins pour l'époque de ses conceptions, de cette deuxième classe de traités, représentés surtout par le livre *De la nature de l'homme*, qui esquisse (c. 2) toute une théorie de l'équilibre des substances dans l'organisme, les maladies étant causées par un excès de froid, de chaud, de sec ou d'humide. Mais le passage d'une idée à l'autre, de la doctrine des résidus et des flux à celle des humeurs et des qualités, ne s'est pas fait brusquement, ni par l'autorité dogmatique d'une école ou d'un théoricien. De là vient l'impression de confusion que laisse tout d'abord la Collection hippocratique, mais il y a là une illusion : les liens entre les traités existent, mais sont cachés. Pour les reconstituer, les critères de différences d'écoles ont leur importance, mais ils apparaissent sous un jour nouveau si on leur ajoute des différences d'époques. La plupart de nos traités occupent une position intermédiaire entre les deux théories opposées, cherchant à les juxtaposer ou à en faire la synthèse. Dans *Maladies* IV, l'humeur prédominante n'a pas encore complètement éliminé la notion de fermentation intestinale. Nous saisissons un stade beaucoup plus avancé de l'évolution dans le premier livre des *Maladies*, c. 2, et dans le traité des *Affections*, c. 1, où le chaud trop échauffant, le froid trop refroidissant, le sec trop desséchant et l'humide trop humectant sont censés agir sur la bile et le phlegme. Mais dans les descriptions pathologiques de ces derniers traités, on retrouve les premières conceptions cni-diennes : *Mal.* I, 23 (VI, 188, L.) « La bile et la pituite s'échauffent du dedans par les aliments et les boissons qui, en même temps, nourrissent et font croître. » *Aff.* 21 (VI, 233, L.) : « Cette maladie (iléus) survient quand une grande quantité de matières fécales s'est calcinée dans l'intestin ; le phlegme s'agglomère autour de cet amas, et l'intestin se gonfle tout autour de ces matières endurcies. » *Aff.* 47 (p. 258) : les aliments sont divisés en digestibles, indigestes et nourrissants ; quand le ventre surmonte les aliments, c'est la santé ; mais, quand il y a pléthore, la maladie s'accompagne de tranchées et de flatuosités. On peut dire que, dès qu'il est question de régime, la notion de pléthore apparaît dans n'importe quelle partie du Corpus (*Rég.* 70, *Aph.* II, 17 ; *Ep.* VI, 5, 15).

Ici, ce n'est plus la doctrine d'Euryphon qui sert de modèle, nous commençons à sentir l'influence d'Hérodicos de Cnide (An. Lond., IV, 41 - V) ou d'Hérodicos de Sélymbrie (*Ibid.*, IX, 32). Tous deux fondent leur méthode sur l'équilibre de la nourriture et des exercices, mais le premier parle encore, comme Euryphon, de résidus, tandis que le second les remplace par les conflits du chaud et de l'humide. L'orientation diététique de cette médecine est encore plus accentuée, et chez Hérodicos de Sélymbrie elle

devient même exclusive. Aux dangers symétriques de la pléthore et de la vacuité correspondent deux types de régime opposés, atténuant et reconstituant. Le traité *Des vents*, qui admet les résidus sous forme de $\varphi\upsilon\sigma\alpha\iota$, accorde son importance à cette notion d'équilibre entre l'activité et l'alimentation (c. 7). Mais c'est surtout le traité *Du régime* qui en fait une théorie générale, grâce à l'opposition de l'humide qui nourrit et du feu (exercices, activité) qui consume et dessèche. Dans les *Affections internes*, tantôt (c. 1, VII, 170, L.) le malade doit se nourrir abondamment et faire de petites promenades pour mieux digérer, tantôt (c. 12, p. 196 ; c. 17, p. 208) la marche et les aliments sont inversement proportionnés de manière à éliminer la cause du mal (phtisie, maladie des reins), qui était liée à une mauvaise alimentation, et à redonner ensuite de l'embonpoint. Au contraire, *Rég. III* recommande presque toujours d'augmenter et de diminuer la nourriture et la promenade (ou l'exercice) en même temps, mais dans le cas de la dysenterie par pléthore (c. 74, VI, 616 L.) il prescrit, comme dans les *Affections internes*, de supprimer le déjeuner et le tiers du dîner et de se livrer aux exercices, luttas, courses et promenades ; mais ensuite la progression est différente : au bout de dix jours il faut reprendre la moitié des aliments ôtés en poursuivant les exercices, et continuer à se nourrir et à travailler jusqu'au rétablissement complet de la santé. Malgré leurs variantes, toutes ces méthodes ont ceci de commun qu'elles cherchent à contrebalancer les effets du chaud et de l'humide (cf. *Maladies des femmes*, II, 116 : « Les promenades, et tout ce qui, dans le régime, dessèche... »). Même lorsque le manque d'exercices n'est pas évoqué, il est possible de le supposer chaque fois qu'il est parlé de nourriture en excès. Rien de tout cela ne se trouve dans la théorie égyptienne ; il appartenait aux Grecs de lui donner une application bien plus ample, en la faisant reposer sur des idées générales, relatives à la constitution du vivant.

Nous retrouvons les mêmes préoccupations dans la seconde phase de la formation des maladies, selon l'opinion d'Euryphon : les résidus montent du ventre vers la tête, mais il s'agit d'expliquer le mécanisme de ce phénomène. Comment des liquides peuvent-ils s'élever ? C'est sans doute pour esquiver cette difficulté qu'un grand nombre de médecins ont fait jouer un rôle de plus en plus important à l'air dans leurs explications physiologiques. Cette adaptation a pu devoir quelque chose, également, aux conceptions « pneumatistes » d'Anaximène, de Diogène d'Apollonie ou des Pythagoriciens, et aux recherches sur la respiration. Les traités d'appartenance cnidienne, au contraire, ne font circuler que des humeurs dans les vaisseaux. On trouve bien quelquefois la formation de poches d'air dans le poumon (*Affections internes*, 5), au nombril (*Ibid.*, 22) ou dans le foie (24), pour expliquer des gonflements, mais elles sont causées elles-mêmes par la bile ou le phlegme (c. 24), et parfois, elles se résolvent en liquides (*Ibid.*). Ces faits relèvent de l'observation, et non de la théorie. Il faut même remarquer un détail suggestif : on sait que le deuxième livre des *Maladies* comporte une double rédaction. Comme Littré le signale déjà dans ses sous-titres, les paragraphes 1-11 donnent des descriptions de maladies qui sont

exactement reprises dans les paragraphes 12-31, mais alors que la première rédaction insistait beaucoup sur l'étiologie et négligeait le traitement, la seconde simplifie les explications physiologiques ou les supprime complètement, et développe considérablement la thérapeutique. Ce fait avait frappé Ilberg¹, et il propose — s'appuyant sur les critiques du traité du *Régime dans les maladies aiguës* contre les Cnidiens — de voir dans les chapitres 1-11 un reflet de la première édition des *Sentences cnidiennes*, tandis que la suite du livre serait empruntée à cette deuxième édition, que l'auteur de *R. M. A.* jugeait plus « médicale » que la première, sans doute parce qu'elle se souciait moins de distinguer les maladies que d'indiquer le traitement. Si cette hypothèse, très vraisemblable, était vérifiée, elle confirmerait celle qui fait des premiers Cnidiens des humoristes rigoureux, tandis que leurs successeurs feraient aussi une place à l'air dans le corps : *Mal. II*, 24 dit à propos d'une carie du crâne : « Avec le temps, l'os s'amincit, de l'air s'y développe, et il se fracture ». Dans le paragraphe correspondant, c. 7, il est dit : « Cette maladie survient quand du phlegme, se formant dans le diploé de l'os, s'y dessèche. » Mais comment les humeurs montent-elles vers le cerveau ? Les traités répondent par deux explications, qui s'excluent l'une l'autre, et entre lesquelles il est possible d'introduire une succession chronologique : dans un premier groupe (*Lieux dans l'homme, Affections, Maladies I-II-III, Affections internes*) les humeurs se mettent en mouvement parce que la tête, échauffée, les attire. Ainsi *L.H.* 33 recommande de ne pas purger la tête en cas de fièvre, car les errhins sont échauffants ; dans *Affections internes* 49, la « maladie épaisse » provient du phlegme corrompu et s'accompagne de douleurs de tête ; *Mal. I*, 14, lorsqu'une veine se rompt dans le poumon, la tête s'échauffe et attire le phlegme ; *Mal. II*, 1, quand la tête s'échauffe le phlegme s'y fond. Nous avons déjà vu comment les idées de chaleur et de corruption sont liées. Visiblement, ces auteurs se représentent le corps comme une marmite d'eau bouillante (cette comparaison est dans *Mal. IV*, 49). Les conceptions du traité des *Glandes* (c. 10 : le cerveau est une grosse glande, qui pompe l'humidité du corps) et du traité des *Chairs* (c. 4 : le cerveau est la métropole du froid et du glutineux, la chaleur du corps se tient dans les parties grasses) sont toutes différentes, bien qu'on soit tenté de rapprocher ces ouvrages du groupe cnidien à cause de leur théorie des fluxions. Mais surtout, l'idée nouvelle de la chaleur innée (ἐμφυτον θερμὸν) allait porter le coup fatal à la vieille théorie cnidienne. Comme la chaleur est désormais nécessaire à la vie, on suppose que la tête attire les humeurs parce qu'elle est creuse et a une forme de ventouse (*Ancienne médecine*, c. 22), comparaison qui se retrouve dans le quatrième livre des *Maladies* (c. 35), bien qu'il considère le feu (fièvre) et la chaleur (corruption) comme un mal. Il faut ajouter que même les traités qui rendent compte de la montée des humeurs par un échauffement de la tête ne comprennent plus, bien souvent, que c'est là le signe d'une corruption, et qu'ils font

1. J. Ilberg, *Die medizinische Schrift « Über die Siebenzahl » und die Schule von Knidos*. Griechische Studien F. Hermann Lipsius zum sechsigsten Geburtstag dargebracht. Leipzig, Teubner, 1894.

intervenir des causes extérieures : une trop longue exposition au soleil peut causer la fièvre, et les maladies sont les mêmes que dans le cas d'un excès de chaleur interne. L'influence des saisons entre alors en ligne de compte, et le froid jouant lui aussi son rôle, on a recours à des affusions d'eau chaude autant qu'à des remèdes réfrigérants (*Mal.* I, 23. cf. 15, la tête est comparée à une ventouse, et s'échauffe aussi par les humeurs; *Aff.* 2, 17; *L. H.* 9, 27; *Mal.* II, 1, 12; *Aff. int.* 45).

La théorie des *Lieux dans l'homme*, qui fait de la tête l'unique point de concentration des résidus et la source de toutes les maladies est, du reste, isolée. Les autres traités cnidiens admettent plusieurs sources : le foie et la rate s'ajoutent à la tête, en même temps que les qualités des humeurs interviennent à côté de leur quantité. Les maladies sont donc différenciées par les diverses nuances du phlegme et de la bile, et par l'endroit auquel ils se fixent. Ce disant, on définit la doctrine d'Hérodicos de Cnide dans l'Anonyme de Londres : des résidus se forment deux humeurs (ὕγρότητες), l'acide (ὀξεῖα) et l'amère (πικρά) et la prédominance de l'une ou de l'autre fait les différences entre les maladies. Leur siège est au foie et à la rate. La tête est encore mentionnée, mais n'a pas plus d'importance que les deux autres réceptacles. Fredrich (*Hipp. Unters.*, p. 35) suppose avec raison qu'Hérodicos devait toujours faire dériver les vaisseaux de la tête, mais concevoir deux grands troncs qui se dissociaient à la hauteur du cou pour passer l'un par le foie, l'autre par la rate. Il connaissait, en somme, l'Hépatitis et la Splénitis. Les traités cnidiens qui font allusion à ces deux veines sont *Mal.* I (c. 26) et *Aff.* (c. 20). L'exposé détaillé de ce système, qui se trouve dans *Ep.* II, 4, 1, montre qu'il avait été adopté aussi par certains médecins coaques (description identique dans la compilation *Nature des os*, 10; IX, 178 L.). Il suffira que les idées sur les quatre qualités s'imposent pour qu'une quatrième source d'humeurs soit ajoutée, le cœur. Du côté cnidien, on trouve : bile, sang, eau, phlegme dans *Mal.* IV, 32 sqq.; bile, phlegme, bile noire, eau dans *Aff.* 36. Cette dernière répartition a été plus répandue, mais parfois l'eau est remplacée par le sang (*Aff. int.* 51, *L. H.* 33, *Mal.* II, 3), comme dans les traités coaques (*Ep.* VI, 7, 1; *Nat. Hom.* 6-7). Sans préjuger de l'origine du paragraphe 11 de *Nature de l'homme* (Galien le considère comme interpolé comme toute la fin du livre à partir du paragraphe 9), on peut constater qu'il entrerait bien dans la ligne de pensée des anciens d'imaginer quatre paires de veines s'accordant avec un système fondé sur les quatre humeurs, que ce passage soit dû au même auteur que le début du traité, ou ait été ajouté par la suite en vertu du même raisonnement. La seule difficulté, pour rattacher Hérodicos de Cnide aux partisans de l'Hépatitis et de la Splénitis, est que l'Anonyme de Londres, à propos de celui-ci, parle d'humeur acide et d'humeur amère, et non de bile et de phlegme. Il ne se fait pas faute, pour d'autres médecins, de nommer ces deux humeurs (Thrasymaque de Sardes, Dexippe de Cos, Philolaos, Ménécrate). Comme nous n'avons aucune autre source de renseignements sur Hérodicos, et que sa doctrine n'a aucun répondant sur ce point dans la Collection hippocratique, nous pouvons seulement supposer ou bien

qu'il se distinguait de ses contemporains par cette théorie personnelle, ou bien que ses conceptions ont aidé à la création des concepts de bile et de phlegme.

La multiplication des sources d'humeurs a changé le mécanisme des résidus : c'est désormais par leur quantité et leurs qualités que les diverses sortes d'humide agissent, et elles n'acquièrent plus seulement leur nocivité par des fermentations dans l'intestin : dans plusieurs points du corps des germes pathogènes peuvent se former. Les Égyptiens ne se posaient pas la question de savoir comment les aliments pouvaient devenir sources de maladies et de mort. Ils constataient simplement la putréfaction du cadavre, et l'étendaient au vivant. Les Grecs ont trouvé de nombreuses explications, où la putréfaction est d'abord devenue surabondance, puis où les différences qualitatives sont apparues comme essentielles. Le rôle du ventre va donc être minimisé. La tête ne sera plus un simple relais (ou plutôt un carrefour important) dans le trajet et la distribution des humeurs, elle aussi pourra être le siège de putréfactions. C'est ce que l'on constate lorsqu'on étudie le troisième moment de la doctrine d'Euryphon : le séjour des humeurs dans la tête. Dans nos documents les plus anciens, la bile peut s'y trouver aussi bien que le phlegme (*Mal.* II, 2) : « Quand un phlegme sub-bilieux s'entretient dans la tête, les ulcères naissent par l'humidité que le phlegme et la bile produisent au sinciput. » Bientôt la tête devient le réservoir du phlegme. En cas de maladie, il s'y accumule, les conduits sont insuffisants pour l'évacuer, et il s'y corrompt par stagnation. Mais il fait pression sur ses obstacles, finit par les rompre, et fait irruption dans le corps. *Lieux dans l'homme*, I, explique que l'humidité « n'étant pas conduite par les canaux de la tête, coule là où la chance le veut (ἡ δὲ τύχη) » ; au paragraphe 9, l'auteur ajoute le chaud et le froid comme causes de la corruption du phlegme. Dans *Aff. int.* 10, la tête se remplit de phlegme, la chaleur se développe, l'humeur se corrompt « attendu que le phlegme ne peut être mû de manière à cheminer » ; puis, quand les veines trop gonflées ne peuvent plus le contenir, il descend en fluxion sur le poumon. C'est ici peut-être que l'hypothèse de Fredrich retrouverait sa place. Alcéméon¹ croyait que si le cerveau changeait légèrement de position, et ne venait plus présenter ses centres sensitifs devant les orifices des canaux (πόροι), la transmission ne se faisait plus, c'est ainsi qu'il expliquait la cécité ou la surdité. De même, on lit dans *Mal.* II, 4 : « Il y a dureté d'ouïe, d'une part à cause du bruit et du bourdonnement intérieurs, d'autre part à cause du gonflement du cerveau et des veines cérébrales ; l'excès de chaleur fait que le cerveau emplit le vide qu'il a vers l'oreille... C'est ce qui fait que l'ouïe est dure. » *Lieux dans l'homme*, 2, reprend la même théorie de l'audition. Comme ce sont les seuls témoignages, malgré le manque de documents on peut considérer une parenté de pensée entre les premiers Cnidiens et le médecin de Crotone comme très probable. Mais le plus souvent, dans nos traités, le cerveau est en proie à la corruption, et si celle-ci est particulière-

1. Théophraste, *De Sens.* 25 (*Vors.* I, 211, 34). Cf. Aristote, *De anima* B 6 744 a8.

ment violente et rapide, elle prend le nom de « sphacèle » (*Mal.* II, 5, 20) ; les symptômes sont graves, et le malade meurt dans les trois jours. Le signe que le cerveau est atteint par le mal, c'est que les tempes battent. (cf. *Mal.* II, 8, 12 ; *L. H.* 3 ; *Epid.* VII, 1, 2, 3, 5, 7, 14... etc.). Le traité des *Lieux dans l'homme* explique le battement par la rencontre de deux flux contraires : le phlegme se mêle au sang et le corrompt. « Dans ce cas (*L. H.* 13) il faut cautériser les veines qui pressent les yeux, ces veines battant toujours et situées entre l'oreille et la tempe. » *Mal.* II, 12, le médecin doit faire à la tête huit eschares, deux près des oreilles, deux aux tempes, deux derrière la tête de chaque côté de la nuque, deux au nez dans les angles, et brûler les veines près des oreilles jusqu'à ce que les battements cessent. On se souvient qu'Euryphon s'était fait une mauvaise réputation en abusant du fer rouge (Platon le Comique, cité par Galien, XVII A 149-150, K.). Dans l'Anonyme de Londres, trois doctrines comprennent de la même façon que nos traités le rôle de la tête : Alcamène d'Abydos (VI, 41 - VIII, 14) dit que les résidus, en passant par la tête, sont renforcés (ἐπιχορηγούμενα) par elle, et, redescendant vers le corps, causent des maladies. Timothée de Métaponte (An. Lond. VIII, 11-34) affirme que la tête répartit la nourriture dans le corps ; quand ses conduits se bouchent, les résidus s'y accumulent, s'y corrompent, puis forcent les passages, et descendent en état de fluxion. Abas (ou Aias, *Ibid.*, VIII, 35) appelle « purgations du cerveau » les humeurs qui découlent des narines, des oreilles, des yeux, de la bouche. Si ces purgations sont excessives, elles deviennent des catarrhes et infectent le corps. Ces auteurs doivent être contemporains des premiers écrits de la Collection hippocratique. On retrouve les purgations du cerveau dans le traité *Des airs, des eaux et des lieux*, c. 10 (II, 46, L.) et dans la *Maladie sacrée* (c. 5, VI, 368). Cela montre que la théorie des fluxions s'était formée de très bonne heure, et qu'elle n'était pas professée par la seule école de Cnide. A l'opposé, dans les traités les plus récents, les collections d'humeurs peccantes peuvent se produire dans le foie ou dans la rate, et finalement dans n'importe quel viscère où, en effet, le médecin les trouve fréquemment. Le traité *De l'art*, c. 2, dit que la tête, le foie et le poumon sont creux, et peuvent recevoir des humeurs, bonnes ou mauvaises. Pour le premier livre des *Maladies* (13, 15) les empyèmes peuvent être causés soit par un flux de phlegme descendant de la tête, soit par un accident local : une rupture de veine dans le poumon.

Au quatrième moment de la théorie, les humeurs redescendent vers le corps sous forme de fluxions. Cette conception est typiquement grecque, et a été admise par tous les auteurs, toutes les écoles. Les différences viennent des qualités des humeurs et des lieux où elles se fixent. Ainsi l'exposé de *Lieux dans l'homme* (fluxions sur les oreilles, les narines, les yeux, la poitrine, la moelle épinière, les vertèbres, les hanches) se retrouve exactement dans les livres cnidiens (*Mal.* II, III, *Aff. int.*) où il commande l'énumération des maladies de la tête vers les reins, jusqu'à la coxalgie, la phtisie dorsale et le tétanos, mais ne recouvre pas tout à fait celui de *Glandes* (c. 7 : oreilles, yeux, nez, larynx, pharynx, moelle épinière, ventre, poumon,

hanches), ni celui de *Chairs* (c. 16 : nez, palais, gorge, poumon, ventre). D'autre part, les *Épidémies*, les *Airs, eaux, lieux*, les *Aphorismes* en gardent de nombreuses traces : *A. E. L.*, 3 : dans les villes à l'abri du vent du nord, les habitants ont la tête humide et pituiteuse, le ventre éprouve de fréquents changements à cause de la pituite qui descend de la tête. cf. *Ibid.*, 10, p. 46. Et le même traité attribue les mêmes conceptions aux Scythes, qui s'ouvrent les veines derrière les oreilles pour soigner leur impuissance : ce traitement devrait altérer la liqueur séminale, « car il y a derrière les oreilles des veines qui, coupées, privent ceux qui ont subi cette opération de la faculté d'engendrer. » Dans *Epid.* III, 13, des matières visqueuses, blanches et liquides, descendent de la tête vers la gorge et le poumon. Dans *Aph.* VII, 30, si les selles sont écumeuses, c'est que le flux vient de la tête. Il n'est pas jusqu'aux traités de chirurgie qui ne révèlent, eux aussi, ces conceptions sous-jacentes : *Mochlique*, 39 (IV, 386, L.) « La contusion de la tête sans plaie, soit par chute, soit par fracture, soit par compression, produit dans quelques cas l'écoulement d'humeurs âcres qui viennent de la tête dans la gorge ; et de l'endroit blessé de la tête, il descend des humeurs dans le foie et dans la cuisse. » La théorie des flux est également présente dans *Ancienne médecine*, c. 18 : dans le coryza, il se fait, par les narines, un écoulement d'humeurs âcres qui enflamment (ῥοοισιν ἄν... ῥεῦμα κινηθῆναι διὰ τῶν ῥινέων I, 614, L.). Mais ici on saisit comment les conceptions communes ont été repensées par des observateurs patients, à l'aide de notions philosophiques sur les qualités : de la simple idée de flux parcourant le corps et répandant partout la maladie, l'auteur de l'*Ancienne médecine* (ou son école) a tiré la théorie si féconde de la coction. Du reste, si l'on admettait que les humeurs pouvaient se rassembler dans plusieurs sources, les fluxions perdraient de leur netteté, leur double mouvement ascendant et descendant ne pouvait plus être suivi avec autant de rigueur tout le long des vaisseaux. C'est pourquoi on en vint à l'idée que la maladie corrompt les chairs en les envahissant, les liquéfie, les « fond », et les transforme en pus. Mais cette théorie des flux, qui semble si ancienne et si universelle (cf. Hérodote, IV, 187 : les Libyens, quand leurs enfants ont quatre ans, leur brûlent les veines du crâne, et même des tempes, pour leur éviter à jamais tout écoulement d'humeurs) survécut à toutes les découvertes et à tous les progrès de la médecine, jusqu'à notre xvii^e siècle. Les Cnidiens n'en sont pas les inventeurs, mais ils l'ont tous admise en même temps que celle des résidus, et ils lui sont restés plus fidèles que les Coaques.

L'intérêt inappréciable de la Collection hippocratique, c'est de nous avoir conservé une histoire. La référence à la médecine égyptienne, dont le répondant le plus direct est Euryphon, permet de considérer comme les plus anciennes les doctrines fondées sur la notion de résidus et sur le primat de la tête. Ainsi, il devient possible d'esquisser une chronologie des doctrines, car elles s'engendrent logiquement, par le développement simultané du raisonnement et de l'observation, jusqu'à l'apparition, dans le dernier tiers du v^e siècle, de l'humorisme, merveilleusement adapté à la physique qualitative élaborée par les philosophes. Le moment capital est

l'extension de l'influence d'Empédocle. Avant lui, les causes des maladies sont bien identifiées, ce sont des agents matériels que l'on peut combattre directement. La théorie des quatre éléments et des qualités oblige les médecins à prendre parti sur la structure du vivant, et même de la matière. Les flux deviennent alors des éléments constitutifs du corps humain, en santé comme en maladie, et le passage d'un état à l'autre se fait par des transformations qu'il faut expliquer. Certes, il peut y avoir des attardés, et les novateurs réfléchissent parfois sur des notions très anciennes, mais la profession médicale exige que l'on se tienne au courant de toutes les nouveautés, et qu'on en tienne compte, même pour les combattre. Aussi la différence entre doctrines pré-empédocléennes et post-empédocléennes est-elle nette et suffisante pour fournir un premier principe de classement. Peut-être l'Anonyme de Londres, en divisant les doctrines en deux catégories, celles fondées sur les résidus digestifs et celles qui supposent l'équilibre des humeurs, donne-t-il une image assez fidèle de l'évolution historique.

Antoine THIVEL.